

Table

Henri Atlan.....	4
Maurice Olender.....	6
Jean-Pierre Dupuy.....	7
Alexei Grinbaum.....	8
Lydia Flem.....	9
Laocratia Lakka	11
Ariel Toledano.....	13
Monique Canto-Sperber.....	14
Jacques Attali	15
Fabienne Ameisen.....	16
Jean-Michel Bloch.....	18
François-Benoît Besse	19
Eva et Jonathan Ruimy	20
Françoise Skurman	21
Liliane Moses	23
Michel Amselem.....	24
Maria da Conceição de Almeida	25
Monique Atlan.....	28
Roger-Pol Droit.....	29
Sonia Rachel Moses	30
Spyros Théodorou	32
Ariella Rosenthal	33
Bénédicte Rivière.....	34
Jean-Michel Besnier	37
Virginie Simoneau-Olsen	40



L'AMITIÉ CHRÉTIENNE

Ouvre Interconfessionnelle de Secours

Sous le haut patronage de :

S. E. LE CARDINAL GERLIER
Archevêque de Lyon, Primate des Gaules

M. LE PASTEUR BŒGNER
Président de la Fédération Protestante de France

DIRECTION RÉGIONALE

17
Le 1^{er} AVRIL 1946

- C E R T I F I C A T -

Je, soussignée Suzanne VINCENT-JACQUET,
agissant en qualité de Directrice Régionale de
l'AMITIÉ CHRÉTIENNE, certifie que la jeune :

KOHN Bela

née le 2 Avril 1940 à FRANCFORT-sur-MEIN (Allemagne)
a été admis à la POUPONNIÈRE, 6, rue Eugène Varlin
à LIMOGES le 11 Janvier 1941 venant du CAMP DE
GURS (B.P.)

LIMOGES, le 1^{er} Avril 1946

Suzanne Vincent-Jacquet

Association déclarée
Loi du 1er Juillet 1901

C/C POSTAL :
LIMOGES 107-16

Henri Atlan

Un destin

Un destin extraordinaire et singulier, bien que parmi des centaines de milliers d'autres. Béla, Rachel Kohn-Atlan, est née à Francfort, en Allemagne nazie, le 2 avril 1940. Sa mère, Anny Kohn, la confie à une famille d'accueil à Villingen, petite ville de Bade, le 13 août 1940. Anny sera déportée à l'Est, le 1er décembre 1941, au ghetto de Riga, puis, en octobre 1944, au camp d'extermination de Stutthof, près de Gdansk, en Pologne, où elle décèdera à la date présumée du 8 mai 1945. Le père de Béla reste inconnu jusqu'à ce jour.

Béla et sa famille d'accueil sont déportés en France non-occupée en octobre 1940 et internés, en tant que juifs et Allemands, au camp de concentration de Gurs, antichambre de Drancy, puis d'Auschwitz. Le père adoptif, Berthold Haberer, trouvera la mort à Gurs le 7 janvier 1942. La mère adoptive, Georgine Haberer, sera déportée à Drancy, puis à Auschwitz, le 10 août 1942.

Quant à la petite Béla âgée de neuf mois, elle est sortie du camp en janvier 1941 grâce à une septicémie providentielle, et recueillie dans une pouponnière par L'Amitié Chrétienne (œuvre de secours interconfessionnelle), puis cachée sous un faux nom en relation avec des groupes de résistance. Elle est ensuite élevée à Limoges par une infirmière de la pouponnière, qui devient sa nouvelle famille d'accueil, avec l'aide de l'OSE (Organisation de Secours aux Enfants) et de l'Assistance Publique. Elle est naturalisée française à 13 ans.

Elle poursuit ensuite sa scolarité, dans un foyer de jeunes filles à Strasbourg, où elle est active dans plusieurs mouvements de jeunesse, dont les Eclaireurs Israélites de France. Elle entreprend alors des études à Paris, toujours aidée, orientée et suivie assidument, même de loin, par une assistante sociale depuis Limoges. Son entrée dans la vie active suivra de quelques années le décès, en 1971, de sa protectrice.

Devenue psychanalyste, elle exerce son métier, en particulier dans des centres psychopédagogiques, où elle fait preuve d'un talent particulier dans les thérapies d'enfants et d'adolescents, puis à l'Institut de Psychosomatique de Paris. Elle soutient une thèse de psychologie à l'Université de Paris VII en 1987. Elle exprime dans son travail clinique une subtilité et une force de caractère, associées à une attention chaleureuse, peu communes, qui s'est perpétuée pour certains et certaines de ses patients et de ses amis qui venaient prendre conseils auprès d'elle.

Pendant les 44 ans de notre vie commune, j'ai toujours été frappé par sa perspicacité qui la faisait aller d'emblée à ce qui se révélait souvent l'essentiel en parlant avec empathie, et en faisant parler des personnes, en dehors de son activité clinique, qu'elle ne connaissait pas ou très peu. Elle ne sera pas oubliée.



Plaque commémorative à Villingen (Bade, Allemagne), où la petite Béla Kohn a vécu dans une famille d'accueil, les Haberer, du 13 août 1940 jusqu'à la déportation de toute la famille au camp de Gurs, le 22 octobre 1940.

Maurice Olender

Incandescence

Toute rencontre avec Béla se jouait sur le mode de l'adoption : vous l' étiez ou ne l'étiez pas, d'emblée - sans même le savoir. Elle avait d'ailleurs un rapport aigu à tout savoir - comme si la critique ultime pouvait coïncider là encore avec du savoir comme adoption - en adéquation, mais avec quoi d'indicible ? Même qu'elle criait si fort parce qu'elle ne voulait pas qu'on l'entende : la joie, la douleur, l' amour, la confiance que seule un enfant vous accorde, se sachant d'autant plus perdu qu'il n'a rien à gagner. Jamais la moindre méfiance : simplement un non radical, un oui sans concession.

Sa présence éveillait du secret. Sa parole semblait dire et ne pas dire. Lors de nos toutes premières rencontres, toujours avec Henri, que s'est-il passé? Comme une présence de rare intensité que seule peut conférer une ascèse intime de l'absence. Ici nul paradoxe : une forme accomplie de ce qui échappe, pleinement.

Avec Béla je me suis souvent demandé ce qui se disait sans se formuler, qui, de son regard perçant, brisait nos miroirs.

Tout se jouait de manière instantanée sur plusieurs niveaux. Elle ne craignait pas les réalités enchevêtrées. La précision des mots, toujours choisis. Ils étaient aussitôt convertibles : on pouvait les entendre de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas et inversement, comme un gant se libère de toute trace des doigts pour mieux s'attacher au creux de la paume.

Bien sûr, Béla, mes mots t'auraient fait sourire - même rire aux éclats. Tu aurais pu dire : pourquoi s'adresse-t-on si bien à ce qui s'absente ? quelle est cette foutue pudeur qui rend muet face aux vivants ?

Un aveu : je n'ai jamais été adepte de la pudeur sociale - elle le savait.

La rencontre avait lieu à ce prix-là : briser les tables oniriques de la norme pour mieux adhérer aux nécessités de l'instant.

Jean-Pierre Dupuy

Béla, ou la vérité qui fait mal

Tous ceux qui ont bien connu Béla savent qu'elle pouvait dire aux gens leurs quatre vérités et les blesser en appuyant là où cela leur faisait spécialement mal. Pour autant que j'ai pu l'observer, en particulier sur moi-même, elle se trompait rarement.

Lors d'un colloque tenu au château de Cerisy, l'un des conférenciers, grand bourgeois satisfait de lui-même se prenant pour un grand intellectuel, lui avait spécialement tapé sur les nerfs. Lors d'une pause, Béla l'invectiva et lui démontra qu'un peu plus d'humilité eût rendu ses propos plus audibles. Pendant le reste du colloque l'intéressé n'eût de cesse de se justifier auprès de son juge, comme si elle, et elle seule, pouvait lui assurer le salut.

Un autre aspect de sa personnalité – mais n'était-ce pas le même? – était la très grande gentillesse qu'elle pouvait manifester à l'égard des petits – petits en âge, elle qui n'a pas eu d'enfant, mais petits aussi parce qu'ils souffrent, traversent une crise, ne savent plus qui ils sont ni où ils vont. Cette gentillesse s'accompagnait d'une non moins profonde générosité. Mes enfants peuvent en porter témoignage.

Il y a longtemps, avant que je fasse la connaissance d'Henri et de Béla, j'ai fait une psychanalyse qui m'a sauvé la vie, la vie psychique tout du moins. Mon thérapeute, un grand nom de la place de Paris, était un Freudien orthodoxe et la cure suivit un protocole on ne peut plus classique basé sur le transfert. Ceux qui me connaissaient comme chercheur et n'avaient aucune idée du mal qui me rongait, furent choqués que je puisse m'en remettre à ce qu'ils tenaient pour une imposture théorique et pratique. Je n'en eus cure : j'étais guéri, c'est-à-dire libre.

Bien des années plus tard, je traversai une crise tout aussi grave. Béla était une amie et elle se proposa pour m'aider. En place du cabinet du psychanalyste, nos rencontres eurent lieu au café Bullier, à Montparnasse, non loin de son domicile, sous forme de face à face, protégés que nous étions du reste du monde par le brouhaha ambiant. Au lieu du mutisme s'apparentant à un sommeil profond du psychothérapeute, il y avait un dialogue en apparence égalitaire entre deux amis. En vérité, Béla était la maîtresse du jeu que nous menions, moi tentant de lui faire dire ce que je souhaitais qu'elle dît, elle se déroband et m'assénant des vérités que je ne voulais pas regarder en face. Plus d'une fois, sa brutalité me fit mal. Elle m'empêcha de me réfugier dans le mal qui m'avait conduit là où j'en étais et dont j'étais tout prêt de me contenter. Elle qui avait connu le mal radical, ne voulait pas que je me satisfasse de ce bien faisandé.

Mon thérapeute freudien, je l'ai pris pour mon père puis, avec son concours, je m'en suis débarrassé. Béla, je l'ai aimée jusqu'au bout comme on aime une sœur.

Alexei Grinbaum

À l'une de nos dernières rencontres, au moment où nous nous apprêtions à nous quitter devant son appartement du boulevard du Montparnasse, Béla prononça d'un élan spontané et quasi inconscient : « Hayalim ! » Ce cri d'admiration incompréhensible – aucun soldat ne se trouvait à portée de vue – était une étonnante aspiration, une vérité qui s'est libérée de sa gorge. Béla songeait peut-être aux soldats israéliens chargés de la défense de la nation juive. Mais il me semble que ces « hayalim » en révélaient bien plus sur elle que le sens qu'on met habituellement dans le mot français « soldats ».

En hébreu, hayil est un concept étonnant. Nahmanide en fit une longue explication dans son commentaire sur Exode 18:21. D'habitude, et de manière la plus évidente, ce mot désigne justement les soldats, une armée ou un corps militaire. Mais il serait réducteur de restreindre sa signification aux affaires de guerre. Hayil est aussi une qualité, une valeur et une vertu, comme l'attestent ces multiples usages dans la Torah. Qui sont donc ces hommes et femmes de hayil ? Des leaders, des chefs, ceux qui peuvent se comporter habilement à la tête d'un peuple, d'un groupe ou d'un foyer. Des individus forts, mais pas seulement physiquement. Leur hayil, leur force est aussi, et surtout, une force intérieure, celle de leur caractère. Les hommes et les femmes de hayil sont justes et sages, restent toujours éveillés et emplis de zèle. Ils craignent Dieu et comprennent les autres hommes. Moïse les a choisis pour guider son peuple : ces individus forts, vaillants et sages sont loin d'être de simples guerriers.

Béla songeait-elle à « hayil » lorsqu'elle s'est exclamée « hayalim » ? Probablement pas. Cela aurait même été contre sa nature. Elle savait qu'au fond des êtres humains, comme au fond des mots, il y a un secret, un « sod » qui se manifeste on ne sait quand, on ne sait comment. Ce hayil qu'elle connaissait chez elle et admirait chez les autres sans le dire tout à fait explicitement, c'était son secret.

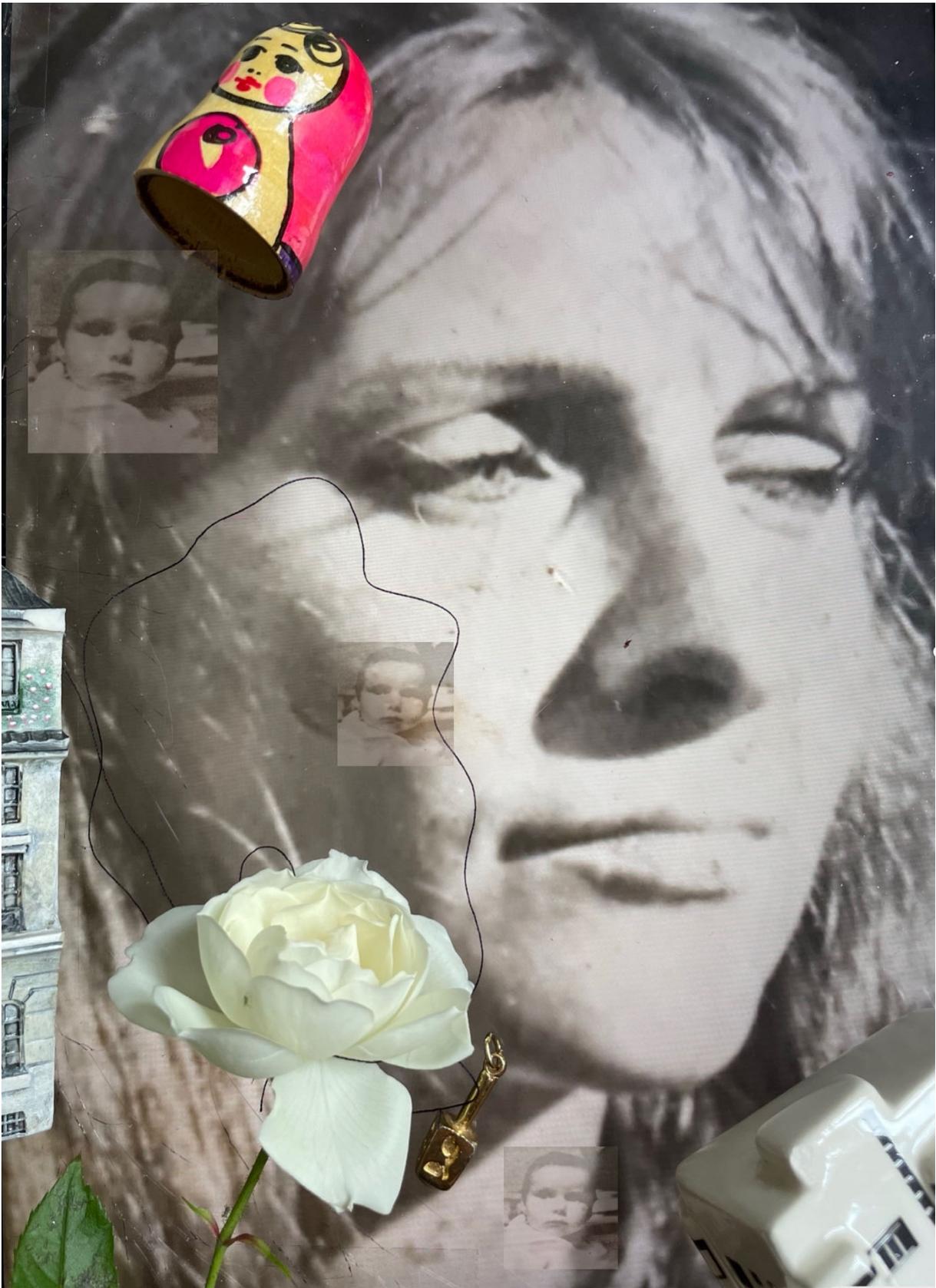
Elle est née dans un monde de Juifs à qui les Nazis avaient ôté leur force. Elle l'avait cherchée pendant son enfance, puis elle faisait hayil toute sa vie, comme il est dit : « Plusieurs filles font hayil, mais toi, tu les surpasses toutes » (Proverbes 31:29). Et au crépuscule de ses jours, elle nous a peut-être légué sa force d'âme en la laissant sur le seuil de sa maison.

Lydia Flem

En souvenir de Béla Kohn-Atlan, ce photo-montage pour évoquer nos rencontres au fil du temps, à Paris, ou à Jérusalem, bien souvent à la lumière des bougies du Shabbat, ou lors du « passage » du Seder.

Béla m'a toujours frappée par la beauté de sa présence tout à la fois puissante et poétique. En elle, comme des matriochka, s'emboîtaient avec une intelligence sensible et subtile tous les âges de sa vie : la femme accomplie, la psychanalyste à l'oreille vibrante, l'hôtesse généreuse; toujours l'habitait le sourire éblouissant de la jeune fille comme le tragique du bébé, qui au sortir du camp de Gurs, en 1941, trouva néanmoins des mains ouvertes.

Telle une rose blanche, une lettre hébraïque, un fin fil de soie, Béla vibrait de toutes ses harmoniques. Sa musique demeure en nous.



Laocratia Lakka

Ce que je sais de Bela Kohn-Atlan

J'ai rencontré Béla dans les premières années de la première décennie du nouveau siècle. J'ai fait sa connaissance en tant qu'épouse du Professeur Henri Atlan.

C'était l'époque où j'avais découvert chez mon amie Marie-Luce un petit livre scientifique intitulé « La fin du tout génétique » signé Henri Atlan. Ce livre m'enthousiasma et je me suis dit qu'il fallait que je le traduise en grec. Il apportait un nouveau point de vue aux questions de la biologie, en bousculant son modèle prédominant et donnait un nouveau départ au débat sur l'épigénétique.

J'ai cherché sur Internet ses autres écrits. Et lorsque le livre fut traduit, Henri Atlan fut invité pour la présentation du livre en Grèce, Béla l'accompagnait. Dès les premiers instants où je l'ai vue, j'ai senti que nous avions quelque chose en commun. Lors de leur second voyage en Grèce, je suis allée les accueillir à l'aéroport à bord de la voiture de l'Ambassade de France. Elle me serra la main, me remit un petit présent qui m'a beaucoup émue. Lors de la promenade que nous avons faite ensemble dans les rues de la vieille ville d'Athènes, je lui ai expliqué ce que signifie le nom Laocratia et comment m'avaient ainsi baptisée les partisans dans la montagne.

Elle m'invita alors à Paris, chez elle, m'a donné son numéro de téléphone personnel, et m'a dit « moi aussi j'ai des choses de ma vie à te raconter ». Je ne pouvais imaginer alors la violence avec laquelle elle avait vécu son enfance.

Quelques temps plus tard, je me suis rendue à Paris, elle m'avait invitée à dîner et avait tenu à ce que je passe d'abord à son appartement. C'était un bel après-midi parisien de printemps. Son domicile, situé Boulevard Montparnasse, était plein de livres du sol au plafond. Et c'est là qu'elle me raconta sa vie.

Son père, Allemand, ne les a pas aidées, sa mère et elle à survivre à la monstruosité des nazis. J'étais choquée en écoutant toute l'histoire de sa vie commencée, à six mois, dans le camp de concentration de Gurs, dans le sud de la France, un lieu où furent enfermés presque exclusivement des juifs étrangers et qui servait pour beaucoup de déportés de lieu de passage vers Drancy, en transit, vers les camps d'extermination nazis, et celle de son adolescence d'enfant sans parents, après qu'elle fut sortie de Gurs, à un an, grâce à une septicémie à l'aide d'organisations chrétiennes et de résistants. Mais pourquoi les Français ont-ils fait de tels camps ? Pourquoi ont-ils accepté d'envoyer tant de personnes à Auschwitz ?

Comment grandit un enfant seul dans de telles conditions ? Soudain, je me mis à pleurer. C'était tellement horrifiant tout ce qu'elle me racontait. Elle me serra la main me disant « tout cela est passé maintenant ». J'ai pensé que ma propre vie avait été moins difficile. J'ai vécu entourée de parents et de beaucoup d'amour. Elle, elle était seule, orpheline parmi des étrangers. Elle me dit par contre que depuis qu'elle avait

rencontré Henri Atlan sa vie avait changé. Le soir, nous avons diné tous les trois dans un beau restaurant de Paris où tout le monde la connaissait.

Nous sommes devenues des tendres amies et elle est revenue avec Henri Atlan de nombreuses fois en Grèce parce que j'ai traduit d'autres livres de lui. Et chaque fois, elle m'apportait des cadeaux utiles pour la maison. J'avais toujours l'impression que nous appartenions à une même grande famille, et je les attendais toujours avec une grande joie.

Sa mort soudaine m'a bouleversée. Cette personne remarquable est partie sans avoir consigné tout ce qu'elle a vécu. Voulait-elle oublier ? Lorsque je lui avais posé la question sur son père, si elle avait retrouvé ses traces, elle m'avait répondu qu'elle n'avait jamais souhaité le voir. Qui écrira son histoire si extraordinaire ?

J'ai l'impression qu'elle n'est pas partie, et qu'elle va venir en Grèce, avec un cadeau dans les mains.

Adieu ma belle Béla.

Tu demeures toujours présente dans mon souvenir avec ton tendre sourire.

Laocratia Lakka, Athènes

Ariel Toledano

Je n'ai pas eu la chance de converser avec Béla qui savait tant écouter les autres avec patience. Mais je me sens rattaché à son histoire, celle d'une petite fille qui a été internée, bébé, en tant que juive et allemande, dans le camp de Gurs, et qui, grâce à une septicémie providentielle, est sortie du camp et a réussi à vivre.

Je me sens rattaché à son itinéraire. Elle, qui a tenté, en tant que thérapeute, d'apporter un soutien psychologique à des enfants aux parcours difficiles.

Je me sens rattaché à son nom, que je rappelle au rabbin de ma synagogue, tous les samedis matin, au moment où il récite la prière que nous faisons pour évoquer la mémoire de nos disparus de l'année.

Les récits sur celles et ceux qui nous quittent s'inscrivent dans ce besoin de créer des liens entre les générations, de laisser une trace de leur présence. Je ressens personnellement l'impérieuse nécessité de me rattacher à ces mots, à ces textes, comme un moyen de surmonter notre propre finitude. Béla est une belle incarnation de ces femmes qui ont su se reconstruire malgré la tragédie de la guerre. Elle est le symbole de l'espérance juive. Elle a consacré sa carrière professionnelle aux thérapies d'enfants comme le besoin de réparer ce que la vie lui avait fait subir dans sa petite enfance. Elle nous a quittés la veille du trente-troisième jour du Omer, rejoignant le maître de la Kabbale, Rabbi Shimon bar Yohai dont nous célébrons chaque 18 iyar, l'anniversaire de son décès. Béla restera présente dans nos mémoires. Ceux qui ont bénéficié du bienfait de ses paroles pourront en témoigner.

Monique Canto-Sperber

Chaque rencontre avec Béla réveillait la même évidence : inutile de résister à son appel. Dès les premiers mots échangés avec elle, on sentait que l'esquive était impossible. Elle installait le dialogue comme une réalité concrète, une maison ou un enclos, où il fallait avancer en s'appuyant aux murs. Béla ne perdait pas de temps dans les relations humaines, chaque échange devait être pour elle un concentré de vie, il atteignait parfois une telle intensité qu'on savait que s'y jouait le sens de l'existence, avec l'obligation d'aller à l'essentiel. J'ai parfois ressenti de l'inconfort lors de tels moments, l'impression d'être convoquée à quelque chose dont je ne voulais pas, mais j'admirais Béla malgré cela car elle avait le don dans les circonstances les plus triviales de la rencontre - le boulevard Montparnasse, un café, trois mots échangés dans la cuisine - de faire en sorte que la réalité ordinaire bascule sur un autre plan où, derrière les paroles échangées, on traitait de la vérité humaine et des raisons qui justifiaient encore et encore qu'on soit en vie.

Béla s'est donnée sa propre vie, elle qu'un destin implacable avait voulu condamner, une vie qu'elle veillait à rallumer en tout temps, en tous lieux, pour elle et pour les autres. Rencontrer Béla, c'était répondre à un appel, aussi impérieux que la nécessité de vivre.

Béla était lumineuse et sombre, douce et tranchante. Elle évoquait parfois son enfance, mais touche par touche, comme si après la violence de ce qu'elle avait vécu enfant, elle ne devait plus rien à la cohérence des récits. Beaucoup de ses silences ou de ses excès de parole tournaient autour de la place vide de son père, qui était-il, où était-il.

Béla avait une face solaire. Son sourire, sa générosité, la chaleur de ses invitations, le bonheur qu'elle avait en constatant le plaisir de ses convives sont restées pour moi des moments de lumière inoubliables. Parmi beaucoup d'autres, je me souviens de la joie partagée d'une soirée de changement de millénaire, où nous nous sommes retrouvés à Jérusalem, si généreusement accueillis par elle et par Henri.

Dans le faire part du décès de Béla, Henri parle de Béla comme de sa femme et de son amie. Je le remercie d'avoir reconstitué pour tous ses proches le douloureux tissu de son enfance, d'une enfant laissée seule, dès l'âge de quelques mois, juive et allemande, au camp de Gurs, séparée de sa mère restée en Allemagne et destinée à la mort. Il a dit comment elle avait échappé à la déportation vers Drancy puis vers les camps de la mort. Toute personne née entre 1939 et 1945 et qui a n'a pas été tuée est présumée survivante, mais Béla a survécu plus encore que beaucoup d'autres, elle qui au début de sa vie n'eut personne autour d'elle. Elle a trouvé ensuite l'amour d'Henri et de sa famille. Béla était irrésistible.

Jacques Attali

J'ai connu longuement Béla avec Henri dont elle était la lumière et le partenaire de la vie et de l'intelligence. Elle était joyeuse, faussement naïve et enfantine. Elle réussissait à s'émerveiller, à aimer, à être indulgente et heureuse, malgré tout ce qu'elle savait en sa chair de la monstruosité de la nature humaine. Elle avait ainsi, mieux que personne, compris qu'il faut chercher en chaque humain l'étincelle la plus enfouie de gentillesse, d'empathie, de respect.

Fabienne Ameisen

Béla, amie, sœur, mère, petite fille,

nous te portons en nous comme tu nous as portés en toi

Tu nous as tant donné de toi

tant de ta présence, ton amitié, ton aide fraternelle

ton histoire

l'Histoire de ce monde qui t'a vue lui survivre, et vivre, si forte

si forte pour les autres

présente et si vive

joyeuse et grave

si vive, si présente

tu nous donnes tant

Oh comme tu fais partie de nous !

Un jour je racontais à la psychanalyste lumineuse que tu étais l'étrangeté de ce bloc de béton cellulaire qui s'était métamorphosé entre mes mains : le bloc avait pris, au cours du temps, d'abord l'apparence d'un vieux Hohem puis d'une femme grave, et puis – au moment de la mort de ma mère – d'une matrice tendre à ailes d'aigle en train d'accoucher...

Ce jour-là, dans l'être naissant, j'avais reconnu ton visage. Alors tu m'as dit ton histoire, et chaque élément de la sculpture, à travers le temps, visible et invisible, était une partie de l'histoire que tu me confiais.

Un autre jour, c'était en contemplant un pin maritime dont des branches avaient été emportées dans les tempêtes et qui dansait, immobile, dans le soleil couchant que je t'ai reconnue en lui.

Le pin maritime a perdu sa dernière branche vive dans la tempête d'une nuit. Son tronc dansant, majestueux, sublime, danse, danse encore dans le soleil doré.

Tu as tant donné de toi

Parmi ces dons de vous à nous, généreux et sans limites, aujourd'hui, de vous deux, si beaux, j'entends la voix harmonieuse de votre chant,

la voix d'Henri, la voix de Béla, une harmonie paisible dans le vacarme des jours, un paysage, soleil et sable et l'eau pure des collines verdoyantes

Les mots ont du mal à dire le chagrin de ta perte et la joie de t'avoir connue

Ton souvenir est bénédiction.

Fabi



Jean-Michel Bloch

Béla c'est une amitié de 40 ans. Je l'ai rencontrée après son mariage avec Henri. Au début j'ai été quelque peu désarçonné par sa personnalité. Ses brusques reparties si un mot, une phrase ne lui agréaient pas. Et puis j'ai compris très vite cette qualité rare. D'instinct elle sentait où se situaient le juste et le vrai qu'elle exprimait dans un cri qui jaillissait du fond d'elle-même, par-delà les convenances et le « moralement et politiquement correct » Et son extrême pudeur, son exigence de vérité se révélait dans son impudeur à dire crûment les choses.

Béla était libre.

Elle était imprévisible, toujours là où on ne l'attendait pas. Et il n'était pas toujours facile de l'affronter, d'affronter ses « engueulades » que beaucoup, quel que soit leur statut social redoutaient.

Je ne voudrais pas idéaliser Béla. Elle pouvait se tromper mais elle était entière, sans concession. Elle jugeait à l'aune d'un sentiment intérieur, témoin d'une belle « nechama », d'une belle âme comme m'avait dit un ami, et qui la portait à un don de soi envers les autres, une écoute, une attention, et pas seulement dans son activité professionnelle. Elle s'intéressait aux gens, même les plus simples au hasard de ses rencontres, toujours disponible et prête à leur venir en aide. C'était le pendant de son caractère exigeant et révolté. Mais elle pouvait aussi du jour au lendemain cesser une relation si elle ne vous en jugeait pas digne et puis un jour elle réapparaissait.

De toi Béla je garde toujours en moi l'image d'une femme jeune. Car cette énergie, cette fougue, cette liberté te conféraient une fraîcheur et une éternelle jeunesse.

J'ai appris par Henri ce qu'elle avait traversé, seule, dans son enfance et son adolescence. Mais elle est restée elle-même, intègre.

Béla tu étais unique et tu nous manques.

François-Benoît Besse

Béla, reste présente dans ma mémoire comme l'incarnation d'une force à exister, capable de surmonter les épreuves exceptionnelles d'une vie assurément hors du commun...

Elle savait créer des liens assez puissants pour qu'une relation sincère puisse s'écrire en toute simplicité.

La psychanalyse qu'elle pratiquait, lui a sûrement permis de parcourir un chemin où les questions posées recevaient des réponses acceptables...

Béla une amie, pour l'éternité...

Eva et Jonathan Ruimy

J'ai connu Béla par le biais de mon mari, Jonathan Ruimy, car elle était au départ une cliente de son salon de coiffure. Je l'ai appréciée tout de suite car elle me faisait penser à ma grand-mère Ashkénaze, blonde aux yeux bleus comme elle. De par son histoire et le drame qu'a été son enfance, en miroir avec celui de ma famille (déportation et décès en Pologne de mon arrière-grand-mère et de mon grand-oncle), je me sentais proche d'elle. Je l'appréciais et la respectais énormément. C'est pourquoi j'ai été profondément peinée lorsque j'ai appris son décès si brutal.

J'étais si heureuse lorsque je la croisais sur le boulevard du Montparnasse pour pouvoir lui parler et lui demander des conseils. Elle n'était que gentillesse et bienveillance. Je suis persuadée qu'elle n'a jamais fait de mal à personne durant toute sa vie. Ce sont les autres qui lui ont fait du mal.

Je l'avais vu à peine quelques jours avant qu'elle s'en aille. J'étais à la caisse du salon de coiffure et je l'ai aperçue au loin. Je lui ai fait un bonjour de la main. Elle ne m'a pas reconnue tout de suite, ce qui m'a paru étrange. Puis elle a collé son visage sur la porte afin de mieux voir et m'a fait un signe en réponse avec un énorme sourire, je ne savais pas que c'était la dernière fois que je la voyais en train de me faire un coucou à travers la porte. Je garderai toujours cette image d'elle, souriante en train de me dire au revoir au loin...

Eva Ruimy

J'ai eu la chance de rencontrer Béla il y a plus de dix ans lorsque j'ai ouvert mon salon de coiffure dans le même immeuble qu'elle. Elle fut d'abord une cliente sympathique et attachante puis elle devint une amie. En effet, nous étions invités avec mon épouse tous les ans chez elle à l'occasion de la fête de Chavouot. Cette fête où l'on ne mange que du fromage était l'occasion pour elle de pouvoir nous recevoir à table en toute simplicité avec son époux Henri Atlan.

Ce que j'aimais beaucoup chez elle c'était sa sympathie, sa vivacité d'esprit et sa joie de vivre malgré toutes les épreuves qu'elle avait pu endurer. Elle était toujours jeune dans sa tête, parfois même plus jeune que moi alors que je n'ai que quarante ans. Elle savait se faire entendre mais elle savait aussi écouter les autres. Je me souviens d'elle venant me voir au salon de coiffure pour me demander si son nouveau blond lui allait bien. Elle était toujours bienveillante et venait me dire si quelque chose n'allait pas au salon de coiffure lorsque je n'étais pas là. Elle était toujours à me complimenter sur le salon de coiffure ou sur moi-même.

Les Chavouot ne seront plus jamais les mêmes sans elle et nous aurons avec mon épouse tous les ans une pensée émue lorsque ce jour arrivera.

Jonathan Ruimy

Françoise Skurman

Il y a vingt ans, je suis partie vivre aux Etats-Unis. Les Atlan passaient de plus en plus de temps en Israël. Les rencontres devinrent rares.

Mais avant cela, je crois que nous étions très proches, Béla et moi. Nous habitons dans la même rue, les portes des immeubles se faisant face. J'aimais ses longs cheveux blonds, ses grands yeux bleus qui scrutaient intensément, sa voix mélodieuse, son immense passion pour Henri, qui était le centre absolu de sa vie. Notre relation était curieusement faite à la fois de non-dits et de grande intimité, où la présence affectueuse l'emportait sur la parole.

Au fond, je ne sais pas grand-chose de Béla, et je n'ai pas cherché à savoir. Il y avait des océans de souffrance. « Comme ta petite fille a de la chance de connaître les bras d'une mère », m'a-t-elle dit un jour. Mais chacune de nous écoutait les confidences de l'autre sans poser plus de questions qu'il n'était nécessaire.

Béla voulait aider chaque personne en difficulté. « Il/elle est venu(e) me voir, nous avons parlé pendant des semaines et je crois que je l'ai beaucoup aidé(e) », disait-elle de temps en temps.

Un jour, me suivant dans ma chambre, elle a aperçu le dressing du père de mes enfants, resté intact depuis le jour de sa mort. avec tout ce qu'il possédait. Elle n'a rien dit. mais elle est revenue armée d'un pendule qu'elle a promené avec un air sérieux dans toute la maison, jusqu'à ce qu'elle atteigne ce dressing. « Je sens de mauvaises ondes, a-t-elle alors déclaré avec autorité en entrant dans la pièce. » Elle aurait pu, en ses qualités de psychologue et d'amie, me tenir un long discours. Elle a préféré faire intervenir cet objet, le pendule, en lequel nous ne croyions ni l'une ni l'autre. « Qu'est-ce que c'est que tout cela? » s'exclama-t-elle. « Regarde comme le pendule s'agite. Fais sortir ces choses de chez toi. » Elle a insisté jusqu'à ce que je vide le dressing. Elle avait raison, ce fut une grande libération.

Elle-même appelait parfois à l'aide. Elle avait des crises de désespoir ou de dépression, et me téléphonait pour me dire qu'elle ne pouvait pas manger. Je venais avec des croissants que je déchiquetais pour lui mettre dans la main, bouchée par bouchée, avec de la confiture.

Sa générosité n'était pas que dans son conseil avisé. Entrée un jour en possession d'une somme importante, elle l'a donnée à des œuvres, comme si elle la brûlait. Elle avait des raisonnements compliqués pour expliquer pourquoi elle ne pouvait pas le garder. Cet argent était, en quelque sorte, impur. Je crois qu'elle ne dépensait rien pour elle-même.

Pourtant, elle avait un grand intérêt pour les questions esthétiques et elle aimait les beaux objets. Son appartement de Paris était plein de goût et de charme, et elle le redécorait constamment en pensée. Mais l'esthétique n'était pas vraiment en cause. Elle recherchait avant tout l'harmonie entre les êtres, et l'harmonie d'un lieu la

touchait. C'était peut-être la seule trace de bourgeoisie en elle, mais ce n'était pas vraiment important: Henri était sa maison.

Je l'ai croisée il y a un an sur le boulevard Montparnasse, et il m'a semblé qu'elle était paisible et heureuse. Nous allions célébrer un Pessah ensemble.

Liliane Moses

Depuis cette annonce, tombée comme la foudre du départ de Béla vers l'ailleurs... le monde n'est plus le même pour moi. Tout le temps, malgré de longues périodes où elle se retirait, elle était là, prête à aider, faire comprendre les problèmes humains sans aucun préjugé, ouvrir des horizons inattendus, avec une liberté, une invention extraordinaire et bien sûr... il était inimaginable que Béla ne soit plus présente pour répondre aux appels. Elle nous a donné des forces vitales, elle restera toujours vivante dans mon cœur.

Michel Amselem

Béla, vous étiez dans la salle d'attente de mon cabinet dentaire avec des livres et des cahiers, telle un jeune étudiante, lorsque je vous ai rencontrée.

Cette rencontre professionnelle, au cours du temps ,me révéla une personne originale et attachante qui savait ce qu'elle voulait, et surtout ce qu'elle ne voulait pas.

Béla ne cachait rien, ni sa souffrance d'un passé lointain, ni ses rêves, et vous disait sans détour, d'un regard intense et direct, ce qu'elle pensait.

Ses yeux, son sourire, sa joie de vivre communicative resteront pour moi un cadeau inestimable.

Béla, je vous souhaite de reposer enfin en paix.

Maria da Conceição de Almeida

Béla Kohn-Atlan, ou quand Kairos détrône Cronos

Les Grecs de l'Antiquité concevaient le temps à travers deux mots aux sens différents : Chronos, pour parler d'un temps qui s'écoule, d'une suite d'événements d'importances différentes ; ou Kairos, pour désigner des événements singuliers, pleins de sens annonçant des émotions, toujours prégnants de souvenirs qui restent vivants, ineffaçables.

Comme pour démontrer la puissance imaginative des énoncés mythiques, certains intègrent dans leur vie une manière d'être et de vivre capable d'exprimer l'une ou l'autre de ces deux conceptions du temps. C'est dans cette perspective que j'ai construit et que je garde la mémoire de Béla Rachel, Béla Kohn-Atlan ou Béla Atlan.

Tout se passe comme si cette belle femme, ignorant la banalité supposée de certains faits, les avait revêtus de significations flamboyantes, tant pour elle-même que pour construire le cadre de vie de ceux qui vécurent avec elle pendant une courte ou une longue période de temps. Un talent en permanence entretenu grâce à sa formation psychanalytique ? Une aptitude nourrie par l'audace avec laquelle elle assumait les contingences que la vie lui imposait, en en faisant des espaces originaux d'expérimentation ? La coexistence intellectuelle et amoureuse avec Henri Atlan, penseur obstiné à démontrer qu'il n'y a pas de liberté et d'autonomie sans une variété de déterminations et de choix ? Ou bien l'image d'une Béla-Kairos que je construis résulte-t-elle de la maîtrise avec laquelle cette femme tissait, par elle-même, les déterminations et les conditionnements de sa vie pour se construire comme la Bela Kohn-Atlan que nous connaissons ?

Peut-être que l'archétype de la femme sauvage décrit par Clarice Pinkola Estés, dans son livre *Des femmes qui courent avec les loups*, lui va très bien ! C'est que, pour moi, toute femme sauvage réactualise l'image d'un Kairos obstiné à détrôner Chronos en métamorphosant les faits les plus insignifiants en événements lumineux.

Avant de rencontrer Béla, j'étais déjà frappée par la récurrence des dédicaces d'Henri à son égard dans ses livres. À quoi ressemblerait cette muse inspirante apparue dans les deux volumes des *Étincelles de hasard* ; dans *A tort ou à raison* ; *Tout, non, peut-être* ; *L'utérus artificiel*, entre autres livres ? Après l'avoir rencontrée, et en observant la même répétition dans des livres comme *De la fraude – le monde de l'onaa* ; et *Croyances : Comment expliquer le monde* je pus mesurer à quel point leur relation amoureuse et leur complicité intellectuelle étaient inséparables et fructueuses.

Moments peu nombreux mais intenses

J'ai vécu avec Béla pendant une courte période dans trois villes : en 2009, au Brésil, dans les villes de Natal et de Belém do Pará ; et, en 2015, à Paris.

À Natal, Béla accompagnait Henri Atlan, que nous avons déjà rencontré en 2001. Il s'agissait de sa deuxième visite au GRECOM, le Groupe de Recherche sur la

Complexité lié à l'Université Fédérale du Rio Grande do Norte. Le couple venait de Rio de Janeiro où ils avaient été invités par André Martins, de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ). À Natal, en plus de leurs activités universitaires, Béla et Henri allèrent, avec leurs amis du Grecom, assister à une attraction touristique – le coucher de soleil sur le fleuve Potengi. Dans ce cadre, un événement aux significations multiples et durables émerge : à un certain moment, le couple s'embrasse avec une émotion visible, et ce sentiment nous impressionne tous, nous qui étions restés à table. Une chanson des années 60, jouée par le saxophoniste qui se produisait dans une petite barque, sur le fleuve, évoqua le début de la relation amoureuse entre les jeunes gens Henri et Béla. Émus et intenses, ils nous faisaient partager leurs souvenirs.

Après notre séjour à Natal, nous nous sommes rendus à Belém, où Henri devait intervenir dans le cadre de l'Université Fédérale du Pará, à l'invitation des professeurs Sergio Moraes et Isabel Lucena. Dans l'image que je me suis construite de Béla, une image dans laquelle Henri est indissociablement présent, un autre fait singulier et plein de sens remonte à la surface.

Dans un petit bateau à moteur (voadeira) conduit par un indigène, nous naviguions le long des voies d'eau, tantôt larges tantôt étroites (igarapés), d'où le couple pouvait observer les habitations suspendues (palafitas) typiques de la population locale. Nous arrivâmes enfin à destination, l'endroit où nous allions déjeuner : un grand restaurant en forme de bateau posé sur l'eau. Il y avait, à ce moment-là, une réunion des habitants des îles voisines. En attendant le déjeuner, nous nous retirâmes dans un espace à côté de la réunion. Les pêcheurs et leurs femmes parlaient fort en laissant éclater leur joie. Sans comprendre le moindre mot de portugais, Béla et Henri saisirent très vite ce qui se passait, non sans nous demander s'ils avaient raison. En fait, ils avaient compris qu'il s'agissait d'une réunion de dirigeants syndicaux qui planifiaient une action de résistance. Nos visiteurs évoquèrent alors leurs activités politiques en France en affirmant qu'il était possible de se faire une image universelle de ces luttes sans avoir besoin de comprendre une autre langue.

Nous avons passé le réveillon (2009/2010) ensemble dans l'appartement de collègues professeurs qui nous avaient invités au Séminaire de Belém. Le fait que Béla et Henri acceptèrent de fêter le passage de l'année dans une ambiance familiale, alors qu'ils auraient pu choisir de se rendre dans un lieu public pour voir la population locale, m'apparaît significatif. Une nouvelle manifestation du Kairós, capable de transformer le banal en événement.

La dernière fois que j'ai vu Béla, c'était en 2015, lors d'une nuit intense où les expressions d'amitié et les manifestations d'émotions fusaient à chaque minute, à chaque conversation. Edgard Carvalho et moi étions en vacances à Paris. Le 27 août, à 19h30, à l'invitation du couple, nous fûmes reçus dans l'appartement de Béla. L'accueil était chaleureux. La table était dressée avec raffinement, du vin mousseux et de délicieuses collations l'agrémentaient. Nous échangeâmes des cadeaux, Béla et moi: je lui offris un collier réalisé par la créatrice de bijoux Valéria Françolin, une amie de Natal; elle me donna un beau foulard Hermès violet et une bougie parfumée. Béla avait

demandé à Edgard Carvalho de traduire la conversation entre elle et moi. Ensuite, nous sommes allés au restaurant et avons dégusté des plats délicieux. En sortant du restaurant, après nous être dit au revoir, et alors qu'Henri cherchait un taxi dans la rue pour qu'Edgard et moi pussions rentrer à l'hôtel, un petit incident se produisit : une voiture percuta Henri. C'était un heurt léger, mais Béla criait « Henri, Henri », très fort en courant vers lui. Rien de grave ne se produisit. Mais je n'oublierai jamais les derniers mots que j'entendis de Béla, vers 23h30 ce soir-là, le 27 août 2015 - « Henri, Henri » ! Les cris de Béla Rachel Kohn-Atlan m'ont semblé une déclaration d'amour.

Aujourd'hui, six ans plus tard, c'est comme si ce souvenir sonore venait confirmer que j'ai rencontré une Béla-Kairós capable de détrôner Chronos et de faire de sa vie une déclaration d'amour à Henri ; une Béla-Kairós annonciatrice d'événements faisant surgir le nouveau, pleins de sens et de souvenirs qui restent vivants, ineffaçables.

Maria da Conceição de Almeida (Brésil)

Monique Atlan

De grands yeux bleus impérieux, le plus souvent démentis par un sourire fraternel,

Béla ne connaissait que l'injonction : de résister, de vivre, de comprendre.

Comme un serment, jamais démenti entre elle et elle.

Béla avec un seul « l », elle y tenait.

Béla qui interpellait, décryptait, argumentait, inlassablement.

Qui débordait d'emportements, d'inspirations subites, puis retour au silence.

Béla avait la joie enfantine et le désespoir hermétique.

De son insondable solitude, elle extrayait des trésors d'élan vers les autres, parfois déçus.

Sans cesse, elle retournait ses désillusions précoces en armes, en bouclier qui la protégeait.

Béla n'a jamais courbé la tête devant la vie.

Roger-Pol Droit

Certains suivent leurs émotions, intuitions et affects. D'autres raisonnent, déduisent, conceptualisent. Il est très rare qu'on fasse les deux, et passe d'un registre à l'autre, sans crier gare, voire sans s'en rendre compte.

Béla avait cette étrange liberté. De parole et de pensée, d'intuition et de ruminantion. Elle fonctionnait par éclairs et souterrains, fulgurances et persistances.

Ce qui, évidemment, est déconcertant, et même perturbant. Mais fécond, une fois admise la perte des repères habituels.

J'ai connu Béla seulement quelques années, avant que le tourbillon de la vie ne nous sépare durablement, mais elle a profondément marqué mon existence, d'une manière que j'ai mieux comprise au fil du temps.

Je crois qu'elle m'a fait entrevoir qu'on peut vivre des idées et concevoir des sensations, et que désirs et pensées s'entrelacent sans cesse.

Plus encore, elle m'a permis de découvrir ce qu'est un processus. Je croyais naïvement, comme beaucoup, que les choses étaient fixes, les gens aussi, les situations également, sans parler des notions.

Béla m'a aidé à voir que tout bouge. On appelle ça la vie.

Sonia Rachel Moses

Béla Béla Béla,

Quelle belle âme, éternellement juvénile, unique et spontanée, avec un esprit libre et la fraîcheur d'une enfant.

Je la sentais comme mon âme sœur. Elle me disait que son prénom était Béla Rachel, comme mon deuxième prénom à moi aussi.

Béla, personne extrêmement belle, pleine de vie, pleine de lumière. Je ne peux m'adresser à elle qu'au présent, car sa force vitale continue de rayonner.

J'adorais chez Béla tout ce qu'elle était : son grand charme, sa spontanéité, son côté bohème.

Par son humour, son inventivité, sa fantaisie, je percevais Béla comme une artiste dans la vie même.

J'aimais tant sa générosité, son écoute profondément humaniste, au-delà du jugement.

Elle mettait tout son talent, son instinct et sa connaissance au service de sa volonté de soigner et de libérer ses patients et même ses amis.

Tous les conseils que j'ai reçus de Béla étaient formulés de manière drôle, créative et juteuse ; ils m'ont profondément éclairée et ils guident ma vie. J'essaie de les appliquer au mieux.

Béla, généreuse en compliments et en encouragements, elle savait recevoir ses invités comme des princes et princesses VIP.

Tous les cadeaux que j'ai reçus de Béla sont faits d'une matière douce : un coussin rouge en peluche en forme de cœur posé sur mon canapé ; une veste et jupe en velours ; un chemisier soyeux et lumineux.

Et même pour les plus modestes cadeaux que j'ai pu lui offrir, Béla les a toujours accueillis avec gratitude et enthousiasme. Après lui avoir offert une boîte de rangement couverte de paillettes mauves, elle m'a répétée à plusieurs reprises, « J'adore ».

J'étais, et je suis toujours, en admiration devant la position anti-victime de Béla, son autodérision et son esprit iconoclaste.

Je n'ai passé aucun moment sinistre avec elle. Elle savait tourner même le plus lourd en léger, en blaguant avec son humour charmant.

Vu son histoire et sa biographie, c'est une inspiration incroyable pour moi que de la voir traiter l'horreur avec humour. J'ai tellement aimé son autodérision, son recul, son sens de la dédramatisation. Je ris encore de ses blagues dites autour de la table à manger le vendredi soir, lors de dîners chaleureux et uniques.

Béla savait aussi se remettre en question et être en mouvement permanent, notamment par rapport à sa pratique thérapeutique. Les dernières années, elle a choisi d'aller vers des thérapies brèves et peu coûteuses, par souci de pouvoir aider ses patients rapidement, les « remettre sur pied » comme elle disait.

En dehors de ses amis et de ses patients, Béla « adoptait » des personnes de son entourage, leur apportant accompagnement et soutien.

Le choix de Béla d'incarner la bonté et la générosité, ce choix de lumière en réponse à la cruauté et au tragique, je le considère comme un trait de caractère Hassid.

On dit que chaque personne est unique au monde, que chaque personne est un microcosme. Toutefois, il faut parfois creuser plus ou moins profondément pour le percevoir. Chez Béla, sa personne unique éclatait au grand jour.

Béla est pour moi une lumière, une perle, une pépite d'or, une fleur.

Avec tout mon grand amour pour toi Béla.

Spyros Théodorou

J'ai rencontré Béla, pour la première fois, le 9 mars 2000. C'était une journée inquiète.

J'avais juste mis sur pieds, à Marseille, un projet de « saisons » de conférences thématiques, sur le modèle des saisons théâtrales, et j'avais invité Henri à en donner la conférence inaugurale, la première conférence de la première saison.

Mais voilà : quelque temps avant, Henri m'appelle et m'annonce qu'il est fort malade, hospitalisé, et qu'il ne pourra donc pas venir prononcer cette conférence. J'étais tout inquiet pour lui, tant j'entendais sa voix et son être même affaiblis.

Et bien inquiet aussi, je dois l'avouer, pour l'avenir et la pérennité de ce projet qui s'inaugurerait donc par une annulation.

Mais voilà : peu de jours avant cette annulation, Henri m'appelle à nouveau. Sa voix est encore plus affaiblie, mais il subit un traitement qui lui permettra de quitter provisoirement l'hôpital, le temps de donner cette conférence.

Ils sont donc arrivés à l'aéroport, dans l'après-midi de ce 9 mars 2000. Ils sont sortis les derniers, bien sûr, marchant tout lentement, à petits pas précautionneux, et c'est ainsi que j'ai vu pour la première fois cette grande femme en noir, belle comme l'icône d'une inconnue sainteté.

Elle marchait juste derrière Henri, à corps touchant, comme le soutenant. C'était un accompagnement plutôt, la chorégraphie d'un très lent mouvement, une course de relais d'un infini ralenti. Il me semble me souvenir qu'elle ne le touchait pas, ne l'effleurait même pas.

Mais c'est pendant la conférence elle-même, je crois, que j'ai compris comment Béla soutenait Henri. Parvenir jusqu'à sa place avait visiblement été épuisant. J'étais bien sûr à ses côtés, pour le remercier et le présenter au public, très nombreux, qui l'attendait avec une émouvante attention. Sa voix était si faible que le micro y suffisait à peine. Et chacun faisait silence pour n'en rien perdre.

Béla était assise au premier rang et j'ai compris là qu'elle le soutenait du regard. Et je promets que ce n'est pas une métaphore. Elle le regardait avec une incroyable intensité, mais surtout avec une sorte de précision chirurgicale. Que le regard soit toujours là où il doit être. Que le regard soit toujours là où il est le plus utile. Que le regard soit toujours là où il est nécessaire.

Il me semblait qu'elle portait des yeux chacun des gestes de chacune de ses mains. Qu'elle soulevait sa voix du regard pour la porter jusqu'au micro. Qu'elle portait Henri tout entier du regard et le tenait debout comme un étau. Par les yeux.

C'est ainsi que j'ai vu Béla pour la première fois. Souvent par la suite je me suis demandé si elle ne tenait pas debout le monde entier de la même façon. Par le regard.

Ariella Rosenthal

Septembre 2021, Jérusalem

Béla,

Un mois après avoir déménagé dans notre immeuble, un jour gris d'hiver, je suis entrée dans l'ascenseur qui descendait de l'étage au-dessus. La femme dans l'ascenseur m'a souri et m'a dit Bonjour en hébreu.

C'est ainsi que commença une relation amicale de 15 ans. Nous étions toutes les deux en route pour faire nos courses et nous avons parlé en marchant. Béla parlait en français et moi je retrouvais les traces rouillées de ma connaissance de la langue française. Nos conversations se déroulaient en un mélange un peu spécial de français, d'anglais et d'hébreu. Nous parlions de tout : politique, météo, habits, cheveux, religion, amour... la vie en somme.

Il s'est créé entre nous une vraie "chimie".

Elle avait une capacité spéciale à elle de me regarder avec ses yeux bleus et de plonger dans mon regard, sans mots. Nos deux histoires de vie nous ont liées de façon unique. J'aimais sa joie de vivre en dépit de tout ce qu'elle a vécu dans son enfance. Béla était une femme forte, intelligente, entêtée, et aussi aimante et chaleureuse.

Elle a compris et analysé notre vie ici, avec ses plus et ses contres, comme si elle avait grandi en Israël. Son amour et estime pour son homme, Henri, étaient à la base de tout. Elle aimait écouter les gazouillements des oiseaux dans les arbres qui entourent notre immeuble. Depuis qu'elle est partie, chaque fois que je les entends, je me dis: c'est pour toi, Béla.

Tu me manqueras toujours. Repose en paix,

Un gros câlin, avec un cœur qui pleure

Ariella

Bénédicte Rivière

C'est en 1971, au Centre Psycho Pédagogique de Versailles, que m'accueillit pour la première fois « Mademoiselle Kohn ». Je voulais connaître l'expérience psychanalytique, pour en découdre fièrement avec ce que je ne pouvais nommer. Mes parents m'avaient accompagnée. J'avais 15 ans. C'est ici qu'une jeune psychanalyste à la fois magnifique et résolue écouta mon mutisme une ou deux fois par semaine. Mais deux ans plus tard je quittais Paris. « Vous n'avez pas terminé votre analyse » m'avait répondu Mademoiselle Kohn que je ne pus retrouver qu'en 1980.

Elle s'était mariée à un grand savant et consultait maintenant chez elle au 62 boulevard du Montparnasse. Je découvris la couverture en damier de poils de chèvres noirs, blancs et bruns tapissant le mur collé à son divan couvert de cachemires et de coussins de velours ocres, l'immense bouclier de cuivre, la sculpture-souche vernie, les tableaux d'arbre et bouquet d'automne... Je retrouvais ma voix, une voix.

Toujours, les interprétations de Béla Kohn-Atlan m'ont travaillée et dès longtemps, au même titre que des souvenirs d'enfance précieux rebalayent nos plages de vie. Je n'ai pu, avec mes propres mots, parler de Psychanalyse. Béla me décourageait d'ailleurs de « dire des gros mots ». C'est en me parlant d'elle, de ses émotions, de ses goûts, qu'elle me « rebranchait » avec le sens de la langue française et de ses articulations, quand je racontais sans le comprendre ce qui, dans ce que je vivais alors, était en train ou de se tramer ou de se renouer.

Parallèlement à mes séances à Montparnasse, je découvris en librairie « Entre le Cristal et la Fumée », de Henri Atlan dont j'ignorais tout, et à travers ce livre certaines représentations, d'une part de la psychanalyse (qui pour moi faisait toujours partie de l'enfance), d'autre part de l'écrivain (celui qui trouve dans son désordre respecté, un ordre caché) et donc de la lecture. Béla compléta mes lectures en me parlant des Congrès de Cordoue (dont j'avais écouté les enregistrements sur France Culture), de Cerisy, et d'autres hauts lieux de la pensée intellectuelle et scientifique. Un peu plus tard elle m'expliqua, avec mes mots, la théorie de la Complexité par le bruit, et l'importance de la redondance. Je suivais alors les cours de Théories et systèmes d'organisation au Conservatoire national des Arts et Métiers.

L'insuffisance de redondance m'apparut alors en soi comme un crime, et par conséquent je m'ingéniais à trouver des astuces muettes pour en créer, autour de ce pour quoi le langage n'était pas intervenu. Une sorte d'hystérie qui, sinon d'être comique, était plutôt étrange, voire handicapante.

Au cours des années 1985-86, tout en conduisant chez elle et en institution moult séances d'analyse parfois épuisantes, Béla travaillait jour et nuit à la rédaction de sa thèse de doctorat (« *Psychosomatique, auto-organisation et psychanalyse* »).

Quelques mots d'elle suffisaient à m'expliquer la scène où intervenait cette pensée immensément complexe. Elle décida alors de nous faire gagner du temps en travaillant côte à côte, chacune dans son domaine, elle la psychosomatique, moi l'organisation du travail, chacune dans une pièce de son appartement, les dimanches.

Béla Kohn-Atlan portait avec une intense responsabilité la charge de l'avenir et entraînait avec elle tous ceux qui le voulait sérieusement beau. La barre était haute.

Vers 1990, le professeur Henri Atlan, son mari qui habitait Jérusalem et qu'elle rejoignait invariablement aux vacances, revint travailler à Paris. Béla chercha et trouva un très bel appartement où vivre à deux, 22 boulevard Saint Michel, en face de Cluny. Mais l'histoire était déjà inscrite au 156 boulevard du Montparnasse.

Béla et Henri y retournèrent assez rapidement.

En 1992, à la mort subite de mon père Emmanuel Rivière de Grand Boulogne, que Béla avait rencontré et apprécié, nos routes se détachèrent à nouveau.

Nous nous retrouvâmes en 2000.

J'ai été portée par cette grande dame durant presque toute ma vie. Alors aujourd'hui comment parler d'elle, sans elle ? J'ai l'impression d'improviser, donnant une couleur qui pourrait ternir sa magie, et brouiller le réel. C'est insensé, et pourtant il faut avancer!

Quand il ne restera que son nom et ce qu'il évoque, comment pourra-t-on s'expliquer l'écoute active de Béla ? J'entends mes amis vietnamiens me souffler

« ...il y a un problème ». Et je songe à une polyphonie. Il faudrait être plusieurs pour parler d'elle... ou pour rêver d'elle...

Heureusement pour moi, Béla m'a fait rencontrer Henri et Philippe. Cette équation étroite entre nous deux est passée à une amitié entre quatre êtres, ce qui est beaucoup plus stable pour asseoir une vie sociale et l'implication qu'elle demande ! Plus riche aussi.

Béla m'a pilotée sur la théorie développée par Henri Atlan de la Complexité par le bruit, m'a instruite sur le rôle de la redondance, et ce qu'on appelle l'Humain... Comment aussi on peut articuler pensées abstraites et sentiments profonds ? Tout un programme sur lequel sa thèse, peut-être, saurait nous conduire.

Béla donnait tout d'elle-même, par ses interprétations et ses insights que j'ai pu laisser ou prendre à ma guise. Et les entendre formulés agissait sur moi mais aussi sur les contextes de mon quotidien, comme par magie. Comment, aujourd'hui qu'elle n'est plus là, accepter des mots venant en guides, sans qu'on les force ou qu'on les refuse ?

Et aussi comment s'y prendre pour connaître ce qui n'a pas eu le temps d'être exprimé ? Et pour comprendre aussi ce qui, exprimé, n'a pu l'être ?

C'est un chemin qui va progressant, sans s'étrangler, comme on boit l'eau :

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser...

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Si ces souvenirs sont alors de solides jalons, c'est que le fil de la vie à venir semble avoir été déjà connu de Béla qui en avait dressé quelques repères solides, ceux qui aident à marcher. Ainsi va la vie. Et peut-être aussi la pensée.

Mais comment aujourd'hui avancer sans elle ? Il reste un sourire à esquisser, en comprenant après coup sa souveraine énergie à débusquer ce négatif qui maintenant reflue à grandes vagues.

Le temps est venu de parler les langues de haute mer où l'on n'entend l'autre qu'à partir de ce qu'on veut construire ensemble. Merci Béla, puissions-nous un jour atteindre votre paix.



Fais attention, tiens l'équilibre sur ce fil
mouvant

Jean-Michel Besnier

Première vraie rencontre avec Béla, au milieu des années 1980 : elle m'avait fixé un rendez-vous dans un studio en soupente, dans une petite rue près de Montparnasse. La pièce était vide, peut-être en voie d'aménagement. Le contact fut austère, presque sévère. J'eus le sentiment de passer en quelque sorte un examen, sous son regard aigu. Sa voix était cassante, ses phrases courtes et précises, ses questions incisives. J'ose le dire : ce premier accueil fut plutôt glacial. Béla souhaitait mon aide dans l'écriture d'un travail qu'elle entreprenait, concernant son métier de thérapeute. Ce jour-là, elle me soumettait à évaluation. Malgré cela, je décidais de persévérer, intrigué et même mis au défi par cette rencontre qui n'avait pas cherché à être engageante. Grand bien m'en prit !

J'ai découvert très vite que la chaleur de Béla n'était pas méditerranéenne mais qu'elle avait la vertu de durer, sans perte. J'ai deviné le type de transfert qu'elle induisait sans doute avec ses patients et, sans pouvoir dire que j'étais sous le charme, je me suis vite attaché aux rendez-vous que nous nous fixions. La collaboration n'était pas facile. Elle était de mon point de vue brouillonne, chaotique. Béla s'exprimait de façon elliptique, buissonnante. L'association d'idées était son régime naturel, alors que j'aurais volontiers appliqué les contraintes d'une rationalité tout analytique à la matière qu'elle me soumettait. Mais je me suis mis au diapason de son absence d'inhibition formaliste, et le travail produisit vite quelques résultats.

À chaque rencontre, Béla me témoignait une attention croissante : ce que je vivais et lui racontais l'intéressait et elle ne perdait rien de la géographie de mon environnement affectif. Sans esprit d'intrusion, elle questionnait parfois mon quotidien familial. Elle me donnait le sentiment d'être une sorcière prompte à m'administrer le remède inattendu au moindre aveu de faiblesse. A quelques jours de sa mort, elle me recommanda un produit miracle pour soigner ma fatigue oculaire. Mes bobos trouvaient, avec elle, leur médication. C'était là sa générosité la plus évidente à mon égard...

Elle me fit découvrir la psychosomatique à laquelle elle se consacrait et qu'elle opposait à la psychanalyse lacanienne. Grâce à elle, j'ai lu et commenté les travaux de Pierre Marty. Elle était incomparable pour m'expliquer la dépression essentielle et justifier que l'hyperactivité en soit le symptôme le plus courant. Elle décrivait sa propre démarche thérapeutique dans les termes les plus évocateurs : elle s'efforçait, disait-elle, de « prêter son inconscient » à celui ou celle qui n'en a plus, qui ne parvient pas à mentaliser les aléas de son existence mais s'abandonne à une ruineuse fuite en avant... J'avoue ne jamais avoir réellement compris comment on pouvait « prêter son inconscient » mais je faisais confiance à Béla : elle était à l'évidence une formidable thérapeute du « face à face » et je ne doute pas qu'en ne faisant aucune concession dans la relation, elle ait obtenu de réveiller le pouvoir des représentations mentales chez ses

déprimés essentiels. J'aimais la discrétion dont elle faisait preuve : elle n'invoquait jamais tel ou tel patient dans nos conversations ; seuls les fonctionnements mentaux, dans leur description abstraite, s'invitaient dans nos échanges. C'est du concept qu'elle voulait exploiter avec moi, seulement du concept. En sommes-nous restés à la théorisation ? Ce n'est pas sûr car l'enthousiasme de la thérapeute ne pouvait qu'imposer au concept de s'incarner et à la théorie de chercher ses métaphores. Avec tant de discrétion qu'il ne m'a jamais été possible d'imaginer l'identité du moindre de ses patients. En toute situation, son amitié à mon égard, à l'égard du monde en général, restait empreinte de réserve. Je lui en fus très reconnaissant, lorsque mon existence s'est trouvée un jour bousculée...

Je n'hésite pas à penser qu'une réelle intimité s'est installée entre nous. Nous partagions le secret d'un travail en gestation et la liberté d'un langage pour exprimer les questions que pouvait soulever la vie ordinaire. Nous nous téléphonions parfois. La communication était souvent interrompue par elle, d'une manière qui pouvait sembler sèche mais qui ne m'offusquait jamais. Une façon peut-être pour elle de couper court aux épanchements voire aux apitoiements qui auraient pu résulter de la confiance.

Béla et moi avons pourtant cessé de nous voir et de nous parler, pendant une vingtaine d'années. Le travail avait été accompli depuis longtemps et n'exigeait plus nos séances rituelles. Je pensais parfois à elle, avec une amicale tendresse. La révélation de sa fragilité avait chassé très vite l'impression de raideur qui avait inauguré notre rencontre. Nous n'avions pas perdu le contact mais pouvions désormais fermer le jardin secret qui nous avait réunis, sans craindre d'en perdre la mémoire. J'ai su que Béla avait été très malade, alors qu'elle avait déjà surmonté l'épreuve. Un jour, elle m'a téléphoné et exprimé le désir de me revoir. Nous nous sommes donc revus, chez elle, autour d'un déjeuner chinois qu'elle avait commandé pour moi, et il y eut de l'émotion contenue dans ces retrouvailles. Plus tard, Béla m'a dit être surprise d'avoir atteint 80 ans et très vite, elle m'a expliqué combien son enfance la hantait à présent. J'ai compris qu'elle envisageait de mettre en dialogue avec moi, puis en récit pour d'autres, l'histoire personnelle, si singulière, si dramatique, qui fut la sienne, et dont des bribes lui revenaient de manière bouleversante. Allais-je être à nouveau invité à l'aider dans ce travail de reconstruction ? L'idée qu'elle veuille se délivrer de la part d'ombre qui obscurcissait sa vie, depuis l'enfance, était émouvante, mais je la croyais peu disposée à une introspection. Nous en étions venus à penser que la littérature pourrait offrir un cadre plus adapté à son histoire qu'une anamnèse organisée. Cela signifiait qu'une fiction pouvait peut-être se construire sur la base des souvenirs et des découvertes biographiques qu'elle collectait au soir de sa vie. Cette fiction à écrire, pourquoi ne pas imaginer qu'elle devienne le prétexte à de nouvelles rencontres rituelles ? La confiance inentamée qu'elle me témoignait m'était chère. Tout de même, je l'entends encore me répéter, après avoir évoqué un souvenir ou une réflexion : « Vous ne direz rien à personne, n'est-ce pas ? ». Cette question était souvent prononcée avec une intonation de petite fille. Béla s'y dévoilait en réalité telle qu'en elle-même, souffrant sans doute

depuis l'enfance du désir d'être reconnue autant que de la peur d'être figée dans le regard des autres. Béla tourmentée par le passé et riche d'une exigence de lucidité au présent – Béla tellement vivante...

Virginie Simoneau-Olsen



J'ai connu Béla un peu plus de 10 ans avant d'avoir ma fille ; Héloïse vient de fêter ses 11 ans et rentre en sixième dans quelques jours. Cela fait donc une bonne vingtaine d'années à nous croiser dans la cour, dans l'escalier, dans le quartier... Une bonne vingtaine d'années aussi à nous saluer, à nous parler, à nous rendre service, à nous apprécier. À nous dire l'essentiel en quelques mots, et à débattre plus longuement de futilités. Parfois l'inverse.

Nous habitons le même immeuble.

Nous nous sommes très souvent croisées dans les escaliers, Béla naviguant entre deux étages. Et quand je ne la croisais pas je reconnaissais son parfum ou parfois l'entendais régler ses comptes avec sa difficile voisine de palier. J'ai toujours eu une certaine admiration pour ses répliques et ses colères. Elle y allait franchement ! Elle osait. Et il y avait de quoi... Comme l'a dit Héloïse un jour « Je ne savais pas que Béla pouvait être à ce point irritable ! ». Moi je le savais et j'ai repris le flambeau des conversations difficiles avec la voisine difficile mais c'est toujours en pensant à Béla que je le fais maintenant.

Entre nous il y a eu aussi les cadeaux. Champagne, fruits exotiques, chapeaux, dragées, poupées (plutôt souvenir de voyage que pour jouer), symphonies de Brahms et j'en passe... Il n'y a pas très longtemps je suis remontée avec un kilo d'oranges sanguines impossible à refuser. Et souvent un mot glissé dans la boîte aux lettres de l'une ou de l'autre.

Je sais aussi que Béla est à l'origine d'un souvenir inoubliable pour Héloïse, celui, pour la première fois, d'être « riche ». Celui de pouvoir s'offrir le monde entier...

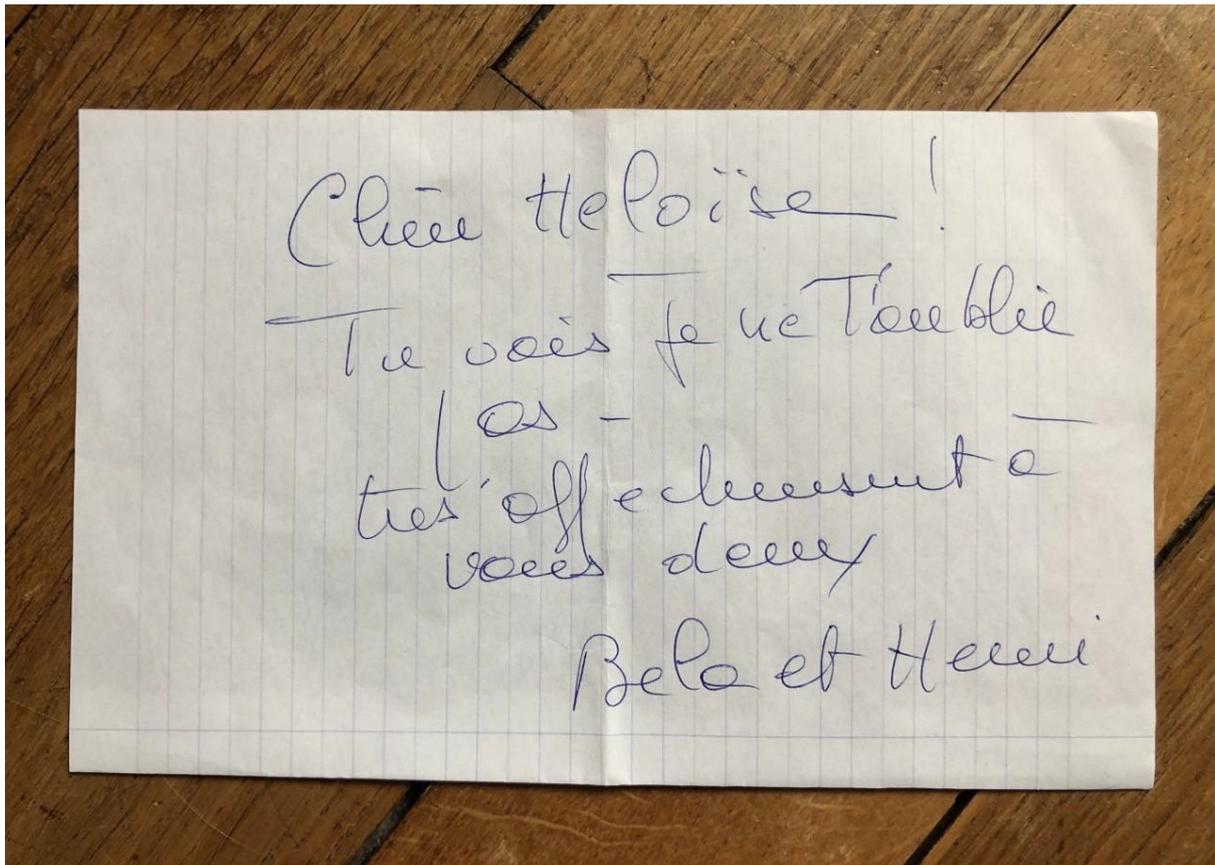


Un jour Béla demanda à Héloïse de descendre la voir car elle avait quelque chose à lui donner pour son anniversaire. Héloïse est remontée avec une petite enveloppe qui contenait 50€. Cinquante euros à l'âge où les pièces d'un ou deux euros sont la norme, c'était incroyable. Pour ça aussi elle y allait franchement. Elle donnait. On ne sait jamais quoi offrir, qu'elle s'achète ce qui lui fait plaisir !

« Toi, je t'aime bien, je n'oublierai jamais ton anniversaire... » avait-elle dit. Cette année c'est Henri qui fut à la hauteur de Béla pour les 11 ans.

Et puis il y avait aussi les commentaires, sur les uns ou les autres, mais surtout les commentaires qui autorisent, valident et encouragent. C'est avec reconnaissance et émotion que je repense à certains mots qui furent les bons au bon moment.

Et bien sûr n'oublions pas les confidences. Béla était très forte en confidences ! Elle écoutait, parlait volontiers et se confiait parfois. Mais au-delà de l'information, c'est l'amitié que je recevais lors de nos échanges. Ces mois de confinement ont eu leur lot de longues, parfois très longues conversations.



Un matin, sur le trottoir, nous avons échangé quelques mots. Vous avez sorti de votre poche et m'avez montré une photo de vous, collée sur un morceau de bois, comme une petite icône. « J'étais pas mal quand j'étais jeune ! » m'avez-vous dit. Moi je vous avais trouvée plus que pas mal...

Béla, vous nous manquez mais le manque de vous est mille fois préférable à celui de ne pas vous avoir connue.

Paris, le 14 septembre 2021

